

Formation APERTURA-ARCANES

« *L'insoutenable asymétrie de la relation* »

Vendredi 7 mars 2025

Yves Dechristé

Clinique de la symétrie à l'asymétrie

Notre rapport à l'idéal est une question très actuelle. Il n'est pas sans lien avec la dimension de l'imaginaire qui est abordée de façon différente selon l'évolution de la pensée de Lacan.

Au départ, il est question de l'imaginaire spéculaire, l'image du corps dans le miroir est la première figure de l'idéal. C'est le narcissisme primaire de Freud, l'enfant y trouve ce qui lui manque ; l'unité, la maîtrise, la liberté motrice, c'est pour cela qu'il l'aime. L'idéal a à voir ici avec notre aspiration pour la symétrie, qui rime avec harmonie, unité, perfection, maîtrise. Le moi spéculaire est idéal au sens où il tombe à pic pour compenser « *la douleur d'exister*¹ ».

Avec l'introduction de l'objet *a*, du réel, Lacan relève que « *le champ spéculaire est le champ où le sujet est le plus sécurisé quant à l'angoisse*² ». L'aliénation à l'image est à la base de la servitude volontaire de La Boétie, ou pour Freud dans « Psychologie des foules et analyse du moi » de ce qui fait lien social. Force est de constater qu'il y a un amour de l'idéal avec ses conséquences criminogènes, avec des conduites qui autorisent à aller jusqu'au bout, sans honte, sans angoisse ni culpabilité ; idéal patriotique, religieux, économique, empire à reconquérir... Ce qui signe que l'on n'est pas dans une question de désir mais de jouissance !

Dans le séminaire *RSI*, Lacan soutiendra que dans l'imaginaire, « *on est pris*³ ». Alors qu'il essaie de rendre compte du réel de la structure à travers le nœud borroméen, il souligne la difficulté, du fait que nous sommes introduits à l'imaginaire par l'image du corps, à nous passer

¹ J. Lacan, *Le séminaire VI, Le désir et son interprétation*, (1958-1959), Seuil, 1986, p. 144.

² J. Lacan, *Le séminaire X, L'angoisse* (1962-1963), Seuil, 2004, p. 386.

³ J. Lacan, *Le Séminaire XXII, RSI*, (1974-1975).

de l'imaginaire pour la figuration de ce réel. Soit cette faiblesse à supposer une substance comme figurée par cette représentation du nœud.

La question sous-jacente, c'est celle de passer de l'illusion du modèle, de l'imaginaire, voire de la théorie, du risque de son idéalisation, pour aborder ce réel, ce qui échappe au symbolique comme à l'imaginaire. Ce qui nous amène sur le terrain de la logique où pourrait se redéfinir la question du lien entre théorie et pratique.

C'est ce chemin, de la symétrie à l'asymétrie avec la constitution de l'objet *a*, comme objet cause du désir que je vous propose d'explorer à partir de trois mythes : le mythe des androgynes de Platon, le mythe de la caverne et le mythe du père primitif. Mais le mythe sera abordé ici non dans la perspective de sa dimension narrative, celle qui tenterait de cerner un réel qui ne peut se dire, par le symbolique, mais de repérer dans ces mythes ce qui fait structure, la dimension logique.

Il faut donc s'interroger sur ce qui nous conduit à supporter cette exclusion possible de la dimension du sujet. Quelle est cette force qui nous tient ? Ou de quoi avons-nous peur ? Qu'est-ce qui est insoutenable dans la relation à l'autre ?

Disons pour introduire la question que l'homme qui s'interroge sur sa place, sur son identité, ne peut se repérer uniquement sur l'enceinte de son moi, il lui faut se confronter au réel, réel qui expose à une a-symétrie, au sens où il y a quelque chose qui se perd, qui ne permet plus que « ça colle », qu'il y ait de l'un et de l'autre.

Le mythe des Androgynes de Platon

Dans *Le Banquet*, Platon fait parler Aristophane, le comique, pour tenter d'expliquer la force mystérieuse d'Éros, cette force impérieuse, violente, à nulle autre pareille, présente de façon permanente à travers l'histoire de l'humanité, qui vise à faire un avec l'autre. Dans ce mythe des Androgynes, il décrit des hommes orbiculaires, à la forme d'un œuf, sphérique, rappelant leur origine astrale, le mouvement circulaire des astres étant le modèle de la perfection. Chacun au départ est donc double : quatre mains, quatre pieds, deux visages et deux sexes. Ils sont d'une vigueur prodigieuse, dotés d'un orgueil immense, ils peuvent rejoindre le monde des dieux. Par leur arrogance, ils voulaient s'emparer des lieux célestes. Pour les punir, Zeus les châtie ; ils les divisent en deux pour les affaiblir, il coupe ces êtres sphériques comme on le fait « *avec un cheveu pour partager un œuf dur* ». Avec la coupure, Zeus ordonne à Appolon de retourner le visage et de lier la peau au milieu du ventre, ce que l'on appelle le nombril, de façon que l'homme se souvienne de l'antique châtiment.

Cette division fait deux êtres paniqués qui cherchent d'abord et avant tout leur moitié. Ils s'attachent à cette aspiration avec ténacité, mais c'est sans issue ; l'unité étant perdue, chacun dépérira de son côté par impuissance à se rejoindre. Chaque moitié succombe à l'inanition, est dans l'incapacité d'agir. Zeus pris de pitié face à ce tourment amoureux, commande de leur greffer des génitoires à la face antérieure, leur permettant de se fondre l'un dans l'autre ; de là naît l'apaisement par l'amour, par cette possibilité de jonction avec l'objet aimé. Telle est l'image du rapport amoureux que forge ici le poète.

La sphère, c'est l'être avant d'être coupé en deux. Il s'agit d'une forme où rien ne dépasse, où rien ne se laisse accrocher, elle a ses fondements dans la structure imaginaire. C'est le réel à l'état pur, la toute-puissance du narcissisme primaire, qui s'aime lui-même, celui qui se réalise dans l'autisme.

La sphère est dès l'antiquité la forme d'un être « *qui est de tous côtés semblable à lui-même, sans limites, ... qui règne dans sa solitude royale, rempli de son propre contentement, de sa propre suffisance. Ce sphairos est la forme de l'amour qui rassemble, qui agglutine, qui assimile*

⁴ ». Cette notion de l'amour comme force unifiante, comme attraction sans limite, se retrouve chez Freud. Il oppose Éros à Thanatos comme force de destruction.

Cet amour est aussi le ressort du transfert au début de l'analyse, un temps qui n'est pas sans effet thérapeutique ; l'analysant se sent mieux, il éprouve un bien-être, retrouve du tonus, des sentiments. Freud demande que la psychanalyse sorte de la catégorie des « guérisseurs ». Car c'est de la déception de cet amour que pourra advenir une guérison psychique, c'est-à-dire la sortie d'un état infantile où l'analysant cherche protection ou assistance, ou complicité, auprès d'une autorité plus ou moins parentale. Mais nous savons tous que pour certaines personnes le transfert restera au niveau du champ spéculaire.

L'amour que l'on peut dire narcissique, c'est de réaliser une unité ; $1 + 1 = 1$. Maintien d'une symétrie parfaite, où l'un et l'autre sont parfaitement semblables, où il n'y a pas de différence ! C'est l'amour parfait, où l'amoureux peut dire : « j'ai trouvé ma moitié ». Un tel amour n'existe pas, il est déni de la différence des sexes, du « non-rapport sexuel », dans l'aspiration à réaliser l'union qui reste un fantasme. Le champ imaginaire préserve une jouissance narcissique, qui nous tient à distance de la vérité du désir avec ce qu'il comporte de danger, d'insoutenable, ne serait-ce que la possibilité qu'il se révèle en cas de perte du partenaire. Cette jouissance narcissique se retrouve dans le transsexualisme qui vise à annuler

⁴ J. Lacan, *Le Séminaire VIII, Le transfert* (1960-1961), Seuil, 1991, p. 110.

la dimension différenciatrice du sexe, sa fonction de coupure, déni qui revient dans le réel. Il n'est pas question ici d'interroger l'intéressé sur ce que pourrait signifier pour lui ou elle, être homme ou femme. Une telle interrogation déclenche une réaction paranoïaque, vous êtes forcément hostiles, en dehors de leur sphère.

La question est celle du passage de la toute-puissance narcissique, royaume de la symétrie, à la relation à l'autre, passage qui implique une coupure. Coupure entre réel et imaginaire permise par le symbolique, la mise en jeu du champ du langage. Ce qui permet ce passage, c'est la prise en compte de la dimension dérisoire de la sphère que Lacan repère dans la greffe des organes génitaux sur l'avant de l'homme. La dérisio[n] sera possible par le passage de ces organes de leur dimension initiale de complément, de l'ordre d'un phallus imaginaire, à la dimension de supplément. C'est-à-dire qu'ils viennent souligner la question de la différence, de l'inquiétante étrangeté de la femme, ce contre quoi se bat le névrosé qui ne veut pas se retrouver seul face à ce qui est vraiment l'autre, c'est-à-dire le différent. Le passage de la sphère à l'ouverture sur l'autre est permis par la mise en jeu de la fonction phallique, comme signifiant du manque, comme instance tierce. Ce qui amène à considérer que la sphère, la symétrie parfaite, n'est autre que l'expression du rejet de la castration.

On retrouve cette dynamique dans la névrose, et particulièrement la névrose obsessionnelle. L'obsessionnel ménage un lieu où il est bien, confortable, un lieu tranquille, tranquille au niveau du sexe. Cette gentille famille répond sans doute à une forme d'idéal contemporain où il faut s'organiser dans le confort et l'acquisition de biens. Il va donc travailler, la femme s'occupe des enfants de façon qu'il ne soit pas dérangé, il n'aime pas trop les visites, il se crée sa bulle familiale. N'est-ce pas une figure de la sphère ? Le passage de la sphère à une situation où il est ouvert sur l'extérieur est figuré par le cross-cap, ou la bande de Möbius, dont la priorité est le passage d'un dedans au dehors. Et ce qui permet cette plasticité, c'est la mise en jeu de la fonction du phallus. Il y aurait donc chez tout un chacun une plus ou moins grande capacité à passer d'une figure à l'autre, à tolérer ou sortir de la fixation au stade phallique, soit refuser ou accepter la castration. Castration entendue comme ce qui laisse à désirer, ce qui représente le support de la vie. Dans la relation à l'autre, la décomplétude n'est jamais figée, sauf dans la psychose qui est la forme parfaite de la sphère.

Dans tous les cas, si l'on ne renonce pas à l'amour narcissique, avec sa relation de symétrie telle qu'elle apparaît à la phase initiale du transfert, relation que nous rencontrons aussi régulièrement dans la relation de couple pour chacun, ou encore dans la vie sociale par l'amour pour le chef « idéalisé », dont on attend reconnaissance, nous sommes exposés au risque de la dépendance ou de la tyrannie, par le refus de la question de la vérité du désir.

Le mythe de la caverne de Platon

Le mythe de la caverne est la suite logique du mythe des Androgynes. Platon avait bien mesuré que la dyade est le lieu de notre perte, perte liée à ce que l'être est plongé dans la quête irrépressible de son complément. Le mythe de la caverne fait entrer en jeu non plus le complément, mais le supplément. Nous voulons ici insister non pas tant sur la dimension métaphorique du mythe, que sa dimension structurale, logique.

La caverne est l'équivalent d'une chambre noire, une grotte avec un petit trou qui laisse passer un peu de la lumière du jour. Les humains enchaînés à l'intérieur ne perçoivent d'eux-mêmes que les ombres projetées sur le mur. Alors que se passerait-il si l'un des prisonniers se trouvait libéré de ses chaînes et accompagné de force vers la sortie ? Il serait d'abord ébloui par la lumière, il souffrirait, il serait tenté de céder et revenir à l'abri de l'obscurité. S'il persistait, il pourrait voir le monde supérieur, le monde des idées, « les merveilles du monde intelligible ». Platon pose alors la question ; que se passera-t-il s'il rapporte aux prisonniers ce qu'il a découvert ? « Ne le tueront-ils pas ? »

La parole organise immanquablement une asymétrie entre les interlocuteurs

Platon est structuraliste. On retrouve dans ce mythe la structure du stade du miroir, voire le deuxième temps de l'œdipe ; l'aliénation du sujet dans l'image de son moi, et dans l'image du prisonnier qui se libère, la mise en jeu de la figure du nom-du-père qui permet la coupure dans la relation dyadique pleine, dans laquelle se perd le sujet, où il est le phallus imaginaire de l'Autre.

Mais l'essentiel est ailleurs ; aller vers la lumière, c'est la naissance du sujet par la rencontre avec l'Autre comme lieu des signifiants, le « monde intelligible ». C'est la mise en place de la structure – « *la structure est par elle-même une manifestation du signifiant*⁵ » – qui va déterminer une faille du fait de la logique du langage. C'est le passage d'un signifiant à un autre signifiant qui détermine une faille, une fente, un trou entre les signifiants, qui laisse le sujet béant. L'être, c'est-à-dire la sphère au départ, par la parole, se vide en tant qu'être et se fait parlêtre. Le langage produit une perte de jouissance à ne plus être. Le sujet sait alors, d'un savoir inconscient, que son être lui échappe, qu'une jouissance se perd du fait de sa prise dans

⁵ J. Lacan, *Le Séminaire III, Les Psychoses* (1955-1956), Seuil, 1975, p. 208.

le fonctionnement signifiant. Telle est la Vérité du sujet, qui vient de ce « *vide senti*⁶ » ; il y a quelque chose qui échappe, et qui ne peut que se mi-dire. Là est la castration du sujet !

L'horreur de la Vérité

La caverne ce sont les murs qui entourent ce vide. Un vide qui témoigne que la castration a opéré, on le retrouve au centre du nœud borroméen. Castration qui veut donc dire que l'être est incomplet, imparfait, mais c'est de ce manque qu'il peut désirer ! Le savoir du psychanalyste, c'est un savoir sur la Vérité, à savoir quelque chose qui touche au réel, qu'est la fente, un abîme, la *Spaltung* dont se définit le sujet.

Alors, pourquoi Platon nous interroge : « ne le tueront-ils pas ? ». C'est que le névrosé a horreur de cette vérité. Il ne veut rien en savoir, il la renie, il la refoule, il la réprime, il lui arrive de n'en rien vouloir savoir. De là procède la névrose ; éviter la rencontre avec la tête de méduse, la fente. On en trouve les manifestations dans les conventions, la bonne éducation, qui imposent de ne pas exposer son interlocuteur comme soi-même à ce réel qui pourrait conduire au malaise, ou à la dépression. Dans le social, le mal-être du sujet doit être tu. Il n'est pas bon de faire état de ses signes de souffrance, si ce n'est en les rangeant dans un discours commun, partagé, valable pour chacun, où il n'y a pas de différenciation, donc de revenir à une relation de symétrie où l'on se comprend, se reconnaît, où il y a une bonne entente où le flux passe. Tout au plus il est acceptable d'évoquer une dépression, une maladie mentale comme entité, un semblant de vérité, ce qui favorise la ségrégation de la maladie mentale. Alors qu'il n'est question que de failles.

Alors si j'ai un patient qui me dit qu'il est déprimé, que c'est une maladie, c'est-à-dire qu'il n'est pas responsable, qu'il n'y est pour rien, et que je lui demande : « ne pensez-vous pas que vous auriez pu faire certaines choses autrement ? », le risque est grand que ce soit mal reçu ou rejeté. On voit que la prise de parole instaure entre les deux interlocuteurs, une différence, une séparation, un fossé, donc une dissymétrie. Notre patient ne peut que se trouver exposé à l'angoisse d'avoir ainsi à faire avec un réel qui lui échappe, dont il n'a pas la maîtrise. Pour que cette position de l'analyste soit tenable, il faut qu'il soit investi d'un savoir, savoir supposé à l'analyste, qui n'est pas celui de la science. Ce qui ne va pas sans l'établissement préalable d'un transfert. C'est-à-dire de tenir compte du fait que la rencontre avec un patient n'est pas en soi une relation de « sérieux », il ne faut pas être trop sérieux, ce qui ne veut pas dire que ce n'est

⁶ J. Lacan, *Le savoir du psychanalyste* (1971-1972), inédit.

pas sérieux. Je veux dire par là que c'est d'abord une rencontre de corps, que quelque chose de l'ordre de la jouissance, du réel, est en jeu.

La parole s'adresse au réel, à la différence, c'est du réel qu'elle attend une réponse. Il faudra pour cela que le sujet franchisse dans un premier temps la barrière de ses productions imaginaires (un père pas à la hauteur ou terrifiant, ou pervers, figure du père imaginaire du névrosé au deuxième temps de l'œdipe, une mère envahissante...). Le névrosé préfère ses petites angoisses à celle qu'il éprouve face au réel. Dans ce parcours la place de l'analyste dans le discours analytique doit témoigner qu'il est castré. Le savoir du psychanalyste est l'envers du savoir du maître ; il n'est pas un savoir réifié, formalisé, mais rapport à un savoir un peu manqué, incomplet, « pas tout », un savoir à réinventer à chaque fois à partir du « trou », de cet écart entre les signifiants qui eux-mêmes ne signifient rien. L'analyste ne peut occuper que la place de semblant d'objet *a*, celle du déchet. Il n'y a nulle reconnaissance à attendre de l'analysant. La dissymétrie initiale source de tous les conflits est d'une certaine façon apaisée du fait qu'analysant et analyste sont tous deux castrés.

Asymétrie entre savoir et savoir de la psychanalyse

La caverne est le mur entre vérité et savoir.

Dans la caverne, le prisonnier voit son ombre, il sait qu'il sait, mais celui qui sait, c'est son moi. Outre les ombres sur le mur, il peut y avoir comme traces de vie des moisissures, des Madones, des tâches, autant de figurations qui viennent renforcer le mur, donner force à cet imaginaire qui coupe avec la dimension symbolique et protège de la proximité du réel. Mais est-ce que l'on va se contenter de ces sens qui entretiennent la confusion, ou aller au-delà ?

Au-delà, là où se rend le prisonnier libéré, il y a le monde, constitué de la langue, de corps, ces hommes et ces femmes dont nous ne savons rien de réel, ce réel qui se signale de l'impossible à atteindre au-delà du mur. C'est comme se confronter à un trou noir. Il est impossible de savoir ce qu'il y a dedans. Les mathématiques abordent ce trou noir à travers des équations qui visent à rendre compte de ce réel pour construire des ponts, envoyer des fusées dans l'espace. La psychanalyse n'est pas une science au sens mathématique, mais elle est une science au sens où elle tente de formaliser l'approche de ce réel en recourant à l'appareil du langage, à la théorie des discours, à la fonction de la parole. Il faut entrer à l'intérieur de la structure, celle qui est constituée de l'articulation des signifiants *S1, S2, a, S*. Le mur est ce qui permet que résonne la parole, il est la structure pour Lacan.

C'est donc par la mise en fonction de la parole que peut s'approcher ce réel, tenter de cerner ce vide, non dans un abord de connaissance, mais par les voies symboliques de

métaphores, de rêves, de lapsus, de symptômes. L'essentiel du savoir de l'analyste, c'est que la vérité ne peut que se mi-dire. C'est donc un savoir sur la vérité qui est toujours mis en question. Ce savoir inconscient est le fruit du travail de l'analysant, avec un analyste qui assume qu'il y a un sujet qui en jouit.

Pour la médecine, « *les sciences, le savoir n'a rien à voir avec la vérité, c'est même tout le contraire*⁷ ». Il suffit de considérer le sort qui est fait aujourd'hui à l'hystérie. Si son corps est le support d'un savoir inconscient, pour le médecin, de façon encore plus forte aujourd'hui, ce savoir n'est pas simplement dévalorisé, ou méprisé « c'est psy », ce qui laisse une porte d'ouverture. Il est fondamentalement nié, il n'existe pas, tout est ramené à l'organique, les virus, les hormones. Ce qui n'est pas sans conséquence sur la personne qui se réfère dans la confusion qui est la sienne au savoir du Maître. Il y a donc élection d'un savoir idéal, inentamable, parfait, qui masque la faille. On peut en rapprocher l'histoire de Semmelweis, jeune assistant du professeur Klin qui dirige la maternité de Vienne en 1846. Ce professeur suffisant n'a pu accepter les découvertes de son jeune assistant concernant les origines de la fièvre puerpérale, source d'une mortalité importante, comme ont résisté les diverses commissions médicales chargées d'évaluer les observations de Semmelweis ; que les infections étaient véhiculées par les « doigts » des étudiants en médecine qui accouchaient les femmes à leur retour des salles de dissection. La proposition d'un lavage des mains – les bactéries n'étaient alors pas connues – fit l'objet d'une résistance farouche des « autorités » médicales durant plus de quarante ans, qui privilégiaient leur savoir, leur dogmatisme, leurs croyances aux forces telluriques, cosmiques, psychologiques (les filles-mères sont plus déprimées que les autres), ou morales, les femmes du peuple devaient payer ce douloureux tribu. Il a fallu attendre Pasteur pour que soient vaincues ces « théories suffisantes » du monde médical et la vérité admise.

Le psychanalyste sait par expérience que son rapport au savoir sur la vérité est difficile. Parce que la psychanalyse provoque une *subversion* dans la structure du savoir au sens où la vérité dit la vérité sans le savoir, ça c'est un savoir. Lacan « savait » avoir perdu la partie lorsqu'il a découvert, inventé l'objet *a*, qu'il a été excommunié de l'International de la Psychanalyse qui a cherché à mettre la psychanalyse à leur pas. Cela nous fait toucher du doigt comment le savoir au sens commun, un savoir complet, parfait, aussi fermé que la sphère est une façon de suturer le sujet, qui n'a plus droit à la parole. C'est *cette subversion dans la structure du savoir* qui suscite les résistances à l'analyse par la difficulté à faire entrer en jeu cette fonction particulière du savoir sur la vérité.

⁷ J. Lacan, *Le savoir du psychanalyste* (1971-1972).

La polémique Freud-Jung

Cette subversion dans la structure du savoir introduit par la psychanalyse, introduisant à cette asymétrie est aussi ce qui a contribué à la rupture entre Freud et Jung. Pour Jung, le malaise vient d'un « inconscient collectif », fait d'archétypes, d'images à valeur symbolique, il recourt à une mythologie à tonalité mystique (idée d'une harmonie, d'une unité entre le corps, le cosmos et l'esprit, figure de la perfection de la sphère, du divin) que la modernité nous aurait fait refouler. La visée du traitement serait de résoudre les tensions entre les contraires par des symboles qui permettent la réunion, le retour à un équilibre, à une unité. Il faut effacer les différences, les religions sont équivalentes, en fin de compte elles sont toutes l'expression du divin. Ce fondement sacré sous-jacent à l'ordre des choses exclut la question de l'origine du langage, de la parole, c'est-à-dire du sujet défini par la *Spaltung*, la faille qu'introduit sa prise dans le fonctionnement du signifiant, ce trou du réel qui échappe à la prise du signifiant.

Il est intéressant de noter le succès actuel de l'approche Jungienne. Quel est ce refus toujours plus fort de la castration, de l'exclusion de la structure, et de l'insoutenable asymétrie de la relation qu'elle induit ? Les adeptes de Jung soulignent à leur insu cette discordance entre le savoir de l'analyse d'un côté, et la connaissance de l'autre, connaissance que l'on peut qualifier de paranoïaque : parce qu'il méconnaît radicalement ce que le sujet est en désignant au-dehors, avec une forme de lucidité, l'origine du mal, de la souffrance, qui soutient sa plainte. Dans les troubles dont il se plaint, il n'y est pour rien.

On ne s'étonnera pas des effets de la théorie de Jung sur sa conception du transfert. L'asymétrie dans la relation doit être exclue, il la condamne. Faut-il rappeler que lors du voyage qu'il fit avec Freud aux États-Unis, il lui en a beaucoup voulu de ne pas vouloir lui livrer les confidences intimes qui aurait pu éclairer l'interprétation d'un de ses rêves. Parce que la conception de Jung sur la cure reposait sur une relation de symétrie, de dialogue, d'égalité avec l'autre, donc d'« un rapport personnel », d'échange de personne à personne. Ce qui allait à l'encontre de la conception de Freud qui définit le cadre analytique par la règle fondamentale (libre association, avec son corollaire l'attention flottante), la position neutre et bienveillante de l'analyste. Il n'a pas à se prêter aux projections sur sa personne des expériences passées de l'analysant, son attention est attachée au repérage des signifiants qui insistent. La conception freudienne du transfert défait donc toute symétrie ; l'asymétrie du transfert l'éloigne du dialogue au sens habituel pour permettre au sujet d'advenir à la parole.

On aura peut-être une ébauche de réponse à ces questions sur le rejet de la structure en reprenant le mythe du Père de la horde primitive.

Le mythe du père primordial

La libido est l'équivalent de l'énergie psychique. Encore faut-il que cette libido soit érotisée, de ne pas la réduire à des phénomènes linguistiques comme le fait Jung.

L'essence de l'Éros chez Freud, c'est ce qui de deux tendrait à faire Un, réaliser la fusion. Ce fantasme se retrouve régulièrement chez certains analysants, il est la définition d'un amour idéal dont la quête se poursuit malgré les désenchantements.

Lacan affirme qu'il ne s'agit là que d'un mythe, d'une illusion où il y aurait une symétrie qui n'existe pas. Certaines personnes, et cela reste fréquent, conservent la conviction qui confine au délire qu'une fusion avec l'autre est possible, alors que l'expérience montre que cela est impossible. L'analyse nous montre que dans les rapports entre les hommes et les femmes, il n'y a rien qui paraisse spontané.

La fonction de l'Un est essentielle pour Lacan mais sa conception de l'Un n'est pas celle de Freud.

Cet Un, c'est cet Un tout seul, cet « au moins Un », c'est celui qui dit non à la castration. C'est le père mythique primordial, le père imaginaire, celui qui est hors de l'ensemble des hommes qui sont soumis à la castration. Ce point d'excentricité est nécessaire pour définir l'ensemble des hommes.

Les femmes ne sont pas toutes soumises à la fonction phallique. Le mythe du père primitif, qui possède *toutes* les femmes, perd de sa force, de son pouvoir, si l'on prend en compte que dans la fonction phallique, la femme se fait absente, non soumise. La conjonction de ce mythe avec la question de la jouissance Autre de la femme permet une échappée, un jeu qui libère de l'image de ce père imaginaire tout-puissant, permettant la dérision de ce mythe, pour instituer la dimension d'un père qui soit fondamentalement Autre, père réel, le père désirant du troisième temps de l'œdipe. Dérision qui ouvre alors à la possibilité de l'indécidable, à l'alternance entre la nécessité et le contingent (ce qui peut survenir), à l'alternance du possible et de l'impossible par l'instauration, la mise en place d'un Autre barré, un Autre désirant.

Aujourd'hui, le père ne fonctionne plus que comme image ; non seulement le père « n'épate » plus, il est bien castré, mais lorsqu'il tente de se manifester, dans l'éducation des enfants ou dans son désir envers une femme, il est vite perçu comme violent ou prédateur. Il n'a plus le statut de cet « Au-moins-Un » qui habite un lieu Autre, qui se trouve

fondamentalement hétérogène par rapport aux petits autres, qui pourrait rester fondamentalement Autre, avec lequel l'établissement d'une filiation resterait impossible, qui serait donc dans une relation d'asymétrie avec les fils.

Il est intéressant de relever que les religions monothéistes font de gros efforts pour abolir cette position hétérogène de Dieu, tout en essayant de la réintroduire en soulignant qu'il est mystérieux, inconnaisable, que l'on ne voit pas sa face. Il s'en dégage deux positions par rapport à la religion ; une approche théologique qui essaie de maintenir une relation de symétrie ; Dieu un être suprême envers lequel les enfants se sacrifient pour tenter de réaliser une filiation, abolir la distance et obtenir protection. L'approche plus spirituelle de la religion maintient la relation d'asymétrie avec un Dieu qui se révèle vidé de sa puissance, qui se livre aux conséquences et à la liberté des hommes. Au-delà de sa puissance, il manifeste l'éénigme de son désir, comme l'éénigme du désir en chacun d'entre nous.

Ce qui nous amène à souligner le caractère déstructurant de cette confusion que l'on retrouve particulièrement aujourd'hui entre l'autre, le petit, le semblable, et l'Autre. Situation que l'on retrouve en clinique dans le non-respect de la barrière des générations. Il peut s'agir de parents qui établissent une relation de complicité avec leur enfant qui font d'eux leur confident, ou qui se placent au même niveau générationnel que l'enfant en les désignant comme rival par rapport à l'autre parent. Il y a alors à la fois non-respect de la loi de l'interdiction de l'inceste, et persistance en la croyance d'une satisfaction possible qui s'inscrit dans le registre de la sphère. Ce qui fait de ces personnes des égarés. Car il n'y a plus d'idéalisat. Or l'idéalisat, la référence à un Idéal du moi, comme référence symbolique est ce qui permet de laisser une place à l'Autre. Il n'y a plus de désir, « le désir est le désir de l'Autre », mais attirance pour une satisfaction qui doit être résolue, qui ne supporte pas l'idée de manque. On revient dans le domaine de la sphère, de la symétrie.

Ce qui vient à la place de l'Idéal, c'est le moi-idéal : le sujet est envahi par l'impératif d'être conforme à l'image qu'il imagine que l'autre attend de lui, quel que soit cet autre en fait, cela s'étend à l'ensemble de son monde. Il ne peut s'autoriser de lui-même.

Cette confusion qui conduit à privilégier la symétrie sur l'asymétrie n'est sans doute pas sans lien avec le contexte actuel. L'idéologie qui soutient l'égalité glisse sur le refus des différences. Ou la prescription de la jouissance qui renforce la croyance qu'il est possible de retrouver la satisfaction originale. L'objet désirable n'est plus transfiguré par l'érotisme, la poésie, il ne peut plus jouer son rôle dans le fantasme où il reste insaisissable, irreprésentable. Il est ravalé au rang d'un objet de besoin.

D'un autre côté, l'homme est un prédateur en puissance. Il est impossible de nier le succès actuel des autocrates, où tout est suspendu à l'Un ! Les gens recourent à l'intégrisme où le peuple se transforme en un troupeau d'esclaves.

Cette dynamique va à l'encontre de la névrose qui vise à mettre en place un discours d'espoir, d'espérance, d'atteindre ce plein premier, mais la barrière, l'ordre du langage s'interpose pour préserver le désir. Il ne pourrait que s'éteindre s'il y avait satisfaction.

De ce parcours, il est possible de soulever deux propositions.

Il y a une position initiale marquée par l'illusion de la symétrie, de la sphère, où le sujet « se croit être » un homme, une femme, un toxicomane, un déprimé... C'est à vouloir être, à vouloir se réaliser dans la complétude et dans sa totalité, à vouloir se réaliser que l'on devient un « salaud » où l'on se croit tout permis. Cette position a un prix : elle s'accompagne d'une méconnaissance de ce que je suis, de la question du sujet, de la structure. Mais elle a aussi un prix pour l'autre. Elle fait le lit de la paranoïa.

Cette position est le lieu de la perte du sujet. Il lui faut suffisamment de ressort pour qu'il puisse soutenir la relation à l'autre, passage obligé pour que s'accomplisse une décomplétude, le vide en l'Être, qui conduit à cette « insoutenable légèreté de l'Être ». Un insoutenable qui n'est pas sans lien avec la confrontation à l'énigme de l'Autre, à ce vide qui n'est autre que le point d'appel de la parole, l'origine du langage, qui ouvre la voie du désir.

Il se crée ainsi une tension entre ces deux positions, entre la quête d'Être qui n'est que fuite du sujet, prise dans la jouissance de l'Autre, et l'angoisse du désir de l'Autre. Cette tension fait que ces deux positions ne sont normalement pas figées. Un mouvement est rendu possible entre la figure de la sphère et celle du cross-cap ou de la bande de Möbius par la fonction phallique. La fonction phallique est ce qui permet le passage du dedans au dehors. Il y a donc cette capacité pour le psychique, qui est à évaluer, à soutenir, de passer d'une figure à l'autre selon les circonstances. Ce mouvement dépend pour une part du transfert, de la capacité à supposer un savoir à l'autre, au dehors, un savoir insu et l'aimer pour ce savoir. Mais il y faut aussi les assises symboliques du sujet, soit la capacité du sujet à soutenir la fonction phallique dans sa dimension symbolique, c'est-à-dire la castration. Telle est la condition pour que soit différenciés les trois registres de l'imaginaire, du réel et du symbolique, qui s'articulent « idéalement » dans le nœud borroméen, le nœud de la névrose.

Toutes les pathologies cherchent à évincer les particularités, la voie du désir, et les thérapies actuelles en donnant la priorité à la compréhension, à un savoir plein, contribuent à écarter la dynamique d'un sujet. Le discours psychanalytique réintègre la différence en redonnant toute sa place à la parole, au signifiant, à la structure. Donc au déchiffrage et à la ponctuation. Ce n'est pas de l'ordre de la compréhension, c'est même tout le contraire. Face à un patient qui présente un dire comme un savoir, comme une croyance, quelque chose qui irait de soi, comme une évidence, il y a à introduire un doute, est-ce que la personne ne pourrait pas se tromper ? C'est introduire la dimension d'un non-savoir, d'une vérité qui serait celle d'un sujet. Ce qui amène la personne parfois à s'interroger : est-ce que je ne recherche pas un idéal ?

Cette observation nous conduit à un deuxième commentaire. Les mythes sont une narration visant à cerner un réel. Ils ne sont pas à aborder sur leur versant uniquement imaginaire ou symbolique. Nous les avons abordés en mettant l'accent sur l'organisation logique que l'on peut repérer dans ces mythes ; organisation de la sphère, de la bande de Möbius ou du cross-cap, logique du signifiant, logique du « pas-tout ». Cette approche théorique par la logique, c'est en fin de compte la clinique dont nous faisons le relevé. On peut considérer qu'il y a une forme d'identité entre les faits cliniques et l'écriture théorique, logique, qui nous permet d'échapper aux errances de l'imaginaire à laquelle il est difficile de se soustraire.

Le psychanalyste est le prisonnier libéré qui soutient la découverte faite par l'expérience de la cure d'un savoir insaturé et multiple, un savoir marqué d'un trou, d'un « pas tout », à ce titre insupportable pour celui qui n'a pas fait l'expérience du manque à être. Cette dimension à soutenir est ce qui permet de s'extraire de l'engluement imaginaire qui se glisse dans tous les trous, finissant en fin de compte par en marquer les contours.